

Le fait culturel dans la stratégie militaire Qu'est-ce que la culture ? – définition et typologie de cultures de guerre

Septembre 2005

Après la fin de la Guerre froide, l'émergence d'un environnement international multipolaire et multiculturel constitue un défi pour les opérations militaires impliquant des forces plurinationales. Les pouvoirs économique et politique dominent cet environnement et régulent l'emploi manifeste de la force armée. Ainsi, l'augmentation du nombre des opérations militaires autres que la guerre et des coalitions militaires imposent un contact prolongé entre des cultures variées et différentes. De nos jours on assiste à l'intensification des guerres tribales en Afrique, des conflits ethniques/nationalistes aux Balkans ou de la violence motivée par la religion dans le Moyen Orient. C'est la raison pour laquelle la plupart des Etats Majors des grandes armées du monde mènent une réflexion de plus en plus importante sur la compréhension interculturelle au sein de la coalition et en dehors de ce type d'organisation. Mais comment peut-on définir ce terme et quelle est sa relevance pour la stratégie militaire d'un pays ?

Définitions :

- Le dictionnaire Webster définit la culture humaine, comme "toute la configuration du comportement humain et ses produits incorporés en pensée, parole, action, et objets façonnés et qui dépendent de la capacité de l'homme à apprendre et à transmettre la connaissance aux générations suivantes par l'utilisation des outils, du langage et des systèmes de la pensée abstraite."
- Les sociologues voient la culture comme une combinaison de croyances, technologies, normes, valeurs et un langage partagé par un groupe ou une nation.
- La culture a aussi été définie par la manière dont un groupe perçoit son environnement, par la manière dont il réagit à cet environnement, et effectue sa façon de vivre.

Approche du conflit par plusieurs groupes de cultures

1. Culture africaine (zone sous-saharienne) : les états sous-sahariens se sont développés à l'aune des influences de cultures extérieures. Avant l'imposition d'une certaine culture politique par les pays colonisateurs, les échanges entre les pays africains restaient au niveau des tribus, des clans, des villages. Dans les rares instances où des royaumes ou des empires se constituaient, les intérêts individuels restaient dominants. Cela a contribué à la création d'une culture de conflit unique : la nature des conflits a été, et reste, endémique en Afrique sous-saharienne. Le conflit était la solution la plus utilisée pour obtenir du bétail, du terrain, des esclaves. La guerre est ainsi devenue le moyen généralement accepté pour obtenir la succession politique ; les méthodes pacifiques pour atteindre ce but ont rarement été couronnées de succès.

2. Culture asiatique (Chine, Taïwan, Corée, Japon, Vietnam, et Singapour) : Les traditions militaires de cette zone sont très anciennes et correspondent à l'histoire millénaire de cette aire géographique ; cela permet aux pays en question d'avoir une certaine expérience en ce qui concerne les relations entre politique et guerre. La contribution de Sun Tzu qui envisage la guerre comme une intercalation de l'action psychologique et militaire est assez importante. Ainsi, la guerre est un des moyens utilisés pour restaurer l'ordre social : la paix est « l'absence temporaire de l'anarchie et du chaos ».

3. Culture islamique : dans les cultures islamiques modernes on retrouve des sociétés où la religion et le système juridique dérivé de la religion ont une importance primordiale. Il y a donc très peu de séparation entre l'état et la religion. On retrouve donc facilement des concepts tels « la

guerre sainte ». Sujet très controversé dans la période actuelle, le concept de Jihad a aidé les peuples islamiques à légitimer leurs états et leurs conquêtes extérieures. La guerre est ainsi conçue comme une lutte continue contre le mal et contre les infidèles et constitue une obligation pour tout croyant.

4. Etats-Unis : L'histoire, la technologie et l'économie des conflits modernes sont essentiellement influencées par la tradition européenne. L'attitude américaine envers le conflit s'est formée à partir des liens avec l'Europe. Les conflits religieux, l'héritage napoléonien, les deux guerres mondiales ont forgé l'approche américaine du conflit. Malgré cela, avec la fin de chaque cycle de conflit, la population avait de plus en plus de mal à accepter l'implication dans des conflits armés. En outre, les américains sont en quelque sorte privés des enseignements que les pays européens ont tirés de la colonisation. La stratégie de l'armée américaine consiste plutôt à s'enfermer face aux différentes cultures avec lesquelles elle entre en contact. Le refuge dans l'armement de dernière minute, le refus d'interagir avec les populations locales, etc. témoignent d'un concept de l' « autre » qui est assez atrophié et qui continue à s'atrophier. Au contact avec des cultures différentes de celle européenne, les armées américaines tendent ainsi à perdre le contrôle de la situation.

Exemples : L'intervention militaire au Vietnam, la guerre américaine en Corée et au Japon, l'intervention américaine dans le conflit civil en Somalie. Plus récemment : la guerre contre le terrorisme.

Le choc des civilisations – Samuel Huntington : Professeur à Harvard et conseiller du président Clinton, S. Huntington considère que depuis la fin de la guerre froide, ce sont les identités et la culture qui engendrent les conflits et les alliances entre les États, et non les idéologies politiques ou l'opposition Nord-Sud. Le monde a ainsi tendance à se diviser en civilisations qui englobent plusieurs États. Il n'y a donc pas de coïncidence entre État et civilisation.

La coopération interculturelle au sein d'une coalition internationale

Septembre 2005

Agir efficacement et à plein potentiel dans une coalition multinationale implique un effort substantiel de la part de tous les participants, en ce qui concerne notamment la planification des opérations, la gestion des ressources et les relations *inter*-nationales. En dehors de ces aspects, la culture constitue rarement une considération majeure lors des préparatifs de pré-déploiement du commandement car il n'existe peu d'exemples d'échec d'une mission à cause des différences culturelles. Pourtant, des attentes, attitudes et manières de penser divergentes peuvent mener à des tensions et à des frictions entre soldats de nationalités différentes. Qui plus est, le manque de confiance ou, pire encore, la perte de confiance entre soldats peut limiter les options d'un officier de commandement et le faire hésiter à ordonner certaines actions, même s'il les juge apprises.

Contexte théorique : La littérature qui porte sur la diversité culturelle dans une organisation multinationale est assez riche. Parmi les études les plus célèbres il faut mentionner celui de Geert Hofstede qui applique ses théories sur la différence culturelle dans les milieux civils sur l'environnement militaire. Hofstede a établi quatre facteurs qui déterminent la variation des différences culturelles : 1. le respect que les subordonnés ont pour leurs supérieurs dans une culture donnée ; 2. si l'identité d'une personne est définie par des choix ou des réalisations personnelles ou par les caractéristiques du groupe auquel elle appartient ; 3. la préférence que les membres d'un groupe ont soit pour des ordres et des plans détaillés soit pour des situations ambiguës ; 4. l'accent relatif sur l'affirmation de soi vs harmonie interpersonnelle.

Une étude menée à l'aide des catégories de Hofstede sur des élèves militaires européens a relevé le fait que ceux-ci partageaient des valeurs culturelles européennes communes, même s'ils présentaient des différences basées sur des affiliations nationales. Plus particulièrement, on a pu conclure que les pays européens sont plus susceptibles d'accepter de se soumettre à hiérarchie des institutions internationales que les Américains.

De même, des recherches menées sur des militaires américains impliqués dans des coalitions multinationales ont permis de découvrir l'attitude assez mitigée des forces américaines envers la collaboration avec des contingents d'autres pays. En premier lieu, il a été observée une ligne de démarcation entre personnel civil et personnel militaire ; ce dernier considérait inférieures les forces civiles impliquées dans les mêmes opérations (Ex. maintien de la paix en Chypre ou au Kosovo). En deuxième lieu, une tension entre le commandement multinational et le commandement national des troupes a été révélé.

Perceptions réciproques : la manière dont les différents militaires internationaux (MI) appréhendent leurs collègues suit des schémas différents dont deux seront développés à présent. D'un côté, les militaires américains pensent généralement que leurs homologues internationaux représentent à la fois les meilleurs et les pires effectifs des contingents. Une opinion commune est que les MI s'intéressent moins à l'entraînement physique et que les officiers le moins bien préparés n'ont que de faibles chances de voir évoluer leurs aptitudes techniques. De l'autre côté, les MI perçoivent eux aussi les américains selon des schémas assez bien définies. Ils s'accordent sur le fait que l'imagination et la pensée des officiers américains est assez limitée (*thinking out of a box*), ils présentent aussi une manie dite du « check point » et une obsession pour le concept « zéro faute ». Ils estiment aussi que la réflexion indépendante n'est pas assez encouragée dans le cas de ces officiers et que la sensibilité envers la diversité culturelle est peu développée, voire absente.

En ce qui concerne les Etats majors multinationaux, une question-clé à ce niveau reste « qui est responsable devant qui ». Dans la majorité des organisations militaires internationales on peut se retrouver sous le commandement d'un officier qui n'est pas de la même nationalité. Mais la promotion est toujours prononcée par un officier supérieur ayant la même nationalité que l'intéressé. En outre, des officiers supérieurs ayant participé à la fois aux missions KFOR et SFOR ont signalé que, pendant

des missions difficiles, il existait toujours la probabilité qu'un commandant se considère responsable d'abord devant l'hierarchie nationale, avant de rapporter aux structures internationales.

Aspects opérationnels des relations interculturelles dans les principales coalitions

KFOR/SFOR : Des recherches récentes réalisées par Sjo Soeters et René Moelker de l'Académie militaire royale des Pays-Bas à Breda à propos de l'examen de la coopération entre des soldats néerlandais et allemands indiquent d'ailleurs que, en dépit de différences culturelles considérées comme minimales, les relations de travail se sont avérées problématiques à certains moments. Cela contrastait avec la coopération germano-néerlandaise qui se déroulait sans heurts au quartier général conjoint de corps d'armée de Münster, en Allemagne, et lors du déploiement au Kosovo.

Afghanistan : plutôt des problèmes d'organisation en ce qui concerne le déploiement des forces. Dernièrement il y a eu des affrontements entre les visions américaine et française sur le déroulement des opérations. Les Etats-Unis auraient voulu un rapprochement entre la Force internationale d'assistance à la sécurité (Isaf), une force de stabilisation qui est sous commandement de l'Otan, et l'opération "Liberté Immuable" (Enduring Freedom) dirigée par les Etats-Unis et chargée de traquer les anciens membres du régime des talibans. La France a refusé, invoquant le caractère différent de chacune des deux opérations. Le commandant en chef des Forces alliées en Europe, le général James Jones a déclaré qu'il y aura, à terme, certaines « lead-Nations »: au Nord, ce sera l'Allemagne, à l'Ouest l'Italie, au Sud les Britanniques, à l'est les Américains, et dans la capitale (Kaboul) ce sera peut-être la France et la Turquie. Cette distinction entre « lead nations » et les autres pays participants, peut créer des tensions à l'intérieur de la coalition en place avec des effets sur les résultats des opérations.

Irak : la coalition actuellement en place est composée de 27 pays. L'actuel déroulement des opérations atteste que les différents contingents multinationaux ne collaborent pas directement. Ils ont chacun des terrains d'action bien délimités, la vraie interaction est plutôt visible au niveau des Etats-majors où les officiers ont la possibilité de confronter leurs différentes visions de la stratégie militaire. Les soldats ne bénéficient pas d'une éducation culturelle avant d'arriver sur le théâtre des opérations.